

Hommage à Jacques Toiser

Jacques Toiser s'en est allé le 23 août 2016, sans crier gare, doucement, incognito, et, pris de court, il nous laisse hébétés de chagrin, désemparés devant l'inacceptable de ce départ.

Il est parti comme il était venu, à petits pas, discrètement, presque incognito. Nous étions en 1999, face à la violence du capitalisme en crise, l'altermondialisme naissait à Seattle, et, à Bordeaux, quelques-uns autour d'*Espaces Marx* et de la revue *Le Passant ordinaire* réfléchissaient à la création d'une association Attac Gironde quelques mois après celle d'Attac France. En même temps, les mobilisations se préparaient contre les réformes scélérates des retraites. Nous décidons quelque temps après d'organiser une réunion publique sur ce sujet, et, presque inconnu de beaucoup d'entre nous, il se propose pour en présenter l'enjeu.

La réunion se tient dans une de ces salles du 4^e étage de l'Athénée que nous fréquentons si souvent, et là, en quelques minutes, nous découvrons tous quelqu'un qui pense. [...] Jacques était un puits de science, une montagne de culture. Il était capable d'aborder l'économie, la sociologie, la statistique, ses disciplines de formation, mais aussi les dernières avancées de la physique théorique, la philosophie, l'ethnologie, l'anthropologie. [...] Oh, il n'était pas du genre à se lancer dans une tirade magistrale et pontifiante. Il procédait plutôt par petites touches, avec souvent un trait humoristique, un trait de dérision, pour marquer aussitôt la distance avec une conception du savoir trop élitiste.

Un trait ? Mais c'était la marque de l'artiste, pétri de culture, de littérature, de peinture. Je me souviens, nous étions quatre, et nous faisons une petite randonnée de huit jours à pied dans le désert du sud marocain, et le soir, sous les étoiles, il dessinait au crayon la tête des chameaux qui portaient nos tentes et notre matériel. Il nous laisse une grande quantité de carnets de dessins esquissés jusqu'à son dernier jour. Dessiner la vie au bout de son crayon, alors qu'elle commençait à s'échapper de lui. Dessiner les corps, leurs élans, leurs amours, leurs disproportions, leurs disharmonies pour mieux en voir la profondeur contradictoire. Dialecticien, le Jacques.

Une culture immense, une bibliothèque à faire pâlir de jalousie n'importe quelle bibliothèque universitaire. Il y avait des livres partout : devant, derrière, dessus, dessous, et surtout dans sa tête. Il était familier de tous les grands philosophes des XIX^e et XX^e siècles : Marx et Nietzsche, bien sûr, pour un matérialisme éclairé par le fait que les phénomènes subjectifs sont un élément de la réalité. Nietzsche dont il avait érigé une phrase de *Ainsi parlait Zarathoustra* en devise pour lui : « Il faut avoir encore du chaos en soi pour enfanter une étoile qui danse. » Des pas de danse en côtoyant Bourdieu, évidemment, Deleuze, Foucault, etc.

Un jour, encore, je lui demandais de me parler du philosophe Ludwig Wittgenstein. Qui le connaît ? Pas un Français sur un million. Mais lui, oui. Il m'a mis entre les mains un roman policier dont le personnage est Wittgenstein, qui est l'un des grands philosophes et logiciens du XX^e siècle, dont je n'ai pas compris grand-chose. Mais, lui, il avait saisi son exigence de démocratie radicale.

Et, lorsque, l'association Attac Gironde fut créée, il en devint le premier président. Le temps d'un mandat. Un an, pas plus, pour laisser la place aux autres, pour partager les responsabilités. Quelle leçon ! Sans tambour ni trompette, par l'exemple ! [...]

En avançant en âge, avec sa chevelure et sa barbe abondantes, on ne sait ce qui lui allait le mieux, une tête de faune ou cette ressemblance étonnante avec la tête de Marx, celui de la maturité dont le portrait est si connu. [...] À moins que ce ne soit le Marx de tendance Groucho, avec le ton bourru et goguenard, et la crinière faunesque. *Une tête de faune*, écrit Arthur Rimbaud.



■ Arthur RIMBAUD (1854-1891)

Tête de faune

Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,
 Dans la feuillée incertaine et fleurie
 De fleurs splendides où le baiser dort,
 Vif et crevant l'exquise broderie,

Un faune effaré montre ses deux yeux
 Et mord les fleurs rouges de ses dents blanches.
 Brunie et sanglante ainsi qu'un vin vieux,
 Sa lèvre éclate en rires sous les branches.

Et quand il a fui - tel qu'un écureuil -
 Son rire tremble encore à chaque feuille,
 Et l'on voit épeuré par un bouvreuil
 Le Baiser d'or du Bois, qui se recueille.

C'est le cœur et l'esprit qui, certainement, lui faisaient associer l'anthropologie de Meillassoux, de Godelier et de tous les grands anthropologues du XX^e siècle, avec sa vision toute en nuances des différences culturelles dans le monde. Par exemple, il soutenait devant nous dans un colloque en 2000 que, au lieu de parler de valeurs universelles, il valait mieux parler de valeurs partagées. Et soyons sûrs que sa manière de comprendre l'anthropologie expliquait aussi son enthousiasme pour les luttes sociales en Amérique latine. Ah, Cuba ! Non pas le Cuba du despotisme, mais le Cuba de la révolution, le Cuba de l'émancipation à l'égard de l'argent et de la corruption, le Cuba du Che. La figure du Che restait pour lui *La Figure*, jusqu'au bout de son cigare. Et, en 2001, il partit aussitôt au premier Forum social mondial à Porto Alegre [...].

Engagement militant totalement désintéressé, fuyant les honneurs. Engagement intellectuel de haut niveau. Engagement intellectuel d'autant plus admirable qu'il était presque anonyme car peu de gens savent que, dans sa jeunesse, il fit partie d'un trio de sociologues, avec Christian Baudelot, Roger Establet et lui, sous le pseudonyme de Jacques Malemort, qui publia quelques-uns des livres les plus importants de la décennie 1970, *La petite bourgeoisie en France* et *Qui travaille pour qui ?*, ce dernier mettant au jour l'exploitation du travail au quotidien et au plus près de chaque catégorie sociale, lui le fils d'ouvrier souffleur de verre.

Malemort, le nom d'un village sa région natale de Brive. Et, moi, idiot du village, qui ne fis le rapprochement entre Jacques Malemort et Jacques Toiser que des années après, autour d'une de ces bouteilles qu'il savait dénicher pour accompagner les multiples saveurs des plats dont il régala ses amis. Car, en plus du reste, il savait cuisiner au parfum des épices finement mélangées. Matérialiste, dialecticien et épicurien, le Jacques.

Son parcours professionnel ne fut pas linéaire, de l'investigation sociologique au conseil en urbanisme. Mais il n'oubliait rien de son premier savoir. Et il était encore là, en 2006, apportant son expertise statistique pour aider à mettre en évidence l'énorme fraude électorale dont Attac France avait été victime lors de l'assemblée générale de Rennes.

Quand il était tout jeune, il disait vouloir être marin. Il n'est pas devenu marin, mais il a voyagé au long cours. Et ses derniers regards une semaine avant son départ portaient sur cet océan dont le bruit des vagues fut l'une des musiques qui ont soutenu son courage jusqu'au bout.

C'est un grand voyage que furent son parcours non linéaire et sa vie pas ordinaire. Une sorte de promenade, faite de cheminements multiples, de croisements, de trébuchements, d'embranchements divers, de bifurcations, une suite d'escapades, de coups de cœur et de coups de tête. Une forme d'errance sans doute. Et on comprend qu'il fut un amoureux de Rimbaud dont la poésie exprime l'errance de sa vie et le voyage, du bateau ivre aux *Illuminations* et à *Une saison en enfer*. Il aimait Rimbaud au point de couvrir de tags au pochoir les rues de Bordeaux lors du 100^e anniversaire de sa mort. Poèmes en vers, poèmes en prose de Rimbaud, les textes qu'il écrivait rappelaient dans leur forme ces va-et-vient du poète. Pas de construction académique dans ses textes, mais un cheminement romantique, une divagation généreuse, avec ce souci de porter un regard nuancé et mouvant sur les faits, les sociétés, les gens, et certainement sur lui-même.

[...]

Sous une apparence bourrue d'ours mal léché, la générosité, la gentillesse, la bienveillance étaient là, à fleur de peau. À fleur, lui qui les aimait. De peau, du cuir tanné, oui, pour protéger l'intime.

« Je disais adieu au monde dans d'espèces de romances », écrit Rimbaud dans *Une saison en enfer*.

Et Jacques nous dit adieu au milieu de ses romances à lui. [...] Il s'en va comme il est venu, sur la pointe des pieds, comme pour laisser la place aux suivants. Et continuer ses engagements, ses combats, ses doutes, ses réflexions, ses rêves, ses romances... Pour tout ça, merci Jacques.

Jacques, l'ami Jacques, pourquoi ? Parce que c'était lui, parce que c'était nous.

Hasta siempre compañero, hasta la victoria siempre !

(Jean-Marie Harribey, 2 septembre 2016, extraits)